

HUGH HOWEY

SILO

ORIGINES

ACTES SUD

"EXOFICTIONS"
série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En 2049, le monde est encore tel que nous le connaissons, mais le temps est compté. Seuls quelques potentats savent ce que l'avenir réserve. Ils s'y préparent. Ils essaient de nous en protéger. Ils vont nous engager sur une voie sans retour. Une voie qui mènera à la destruction ; une voie qui nous conduira sous terre.

L'histoire du silo est sur le point de débuter. Notre avenir commence demain.

HUGH HOWEY

Fils d'un fermier et d'une institutrice, Hugh Howey est né en 1975 à Monroe, en Caroline du Nord. Après avoir été capitaine de yacht, couvreur et libraire, il se lance dans l'écriture. Il vit avec son épouse à Jupiter, en Floride. Son projet : écrire le roman qu'il aurait envie de trouver au rayon SF de sa librairie. Silo Origines *est le deuxième volet d'une trilogie déjà culte outre-Atlantique.*

DU MÊME AUTEUR

SILO, Actes Sud, 2013.

Photographie de couverture : © Johann Fournier

Titre original :
Shift
© Hugh Howey, 2013

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03500-6

HUGH HOWEY

SILO

Origines

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Manceau

ACTES SUD

À tous ceux qui se retrouvent bel et bien seuls.

En 2007, le CAN (Center for Automation in Nanobiotech – Centre d'automatisation des nanobiotechnologies) présentait dans les grandes lignes les plateformes matérielle et logicielle qui permettraient un jour à des robots plus petits que des cellules humaines d'établir des diagnostics médicaux, d'effectuer des soins et même de s'autoreproduire.

La même année, CBS rediffusait une émission à propos des effets du Propranolol sur les victimes de traumatismes extrêmes. On s'était aperçu qu'une simple pilule était en mesure d'effacer le souvenir de tout événement traumatisant.

Presque au même moment dans la grande histoire de l'humanité, l'homme avait découvert comment provoquer sa propre ruine. Et comment oublier qu'une telle chose avait pu se produire.

PREMIÈRE FACTION

L'HÉRITAGE

PROLOGUE

2110
Sous les collines du comté de Fulton, dans l'État de Géorgie

À son retour parmi les vivants, Troy était dans une tombe. Il se réveilla dans un espace confiné, le visage tout près d'une vitre givrée.

De l'autre côté de cette couche de glace, des silhouettes s'affairaient. Il essaya de lever les bras, de frapper à la vitre, mais il n'avait pas assez de force. Il tenta un cri, mais ne réussit qu'à tousser. Il avait un goût atroce dans la bouche. À ses oreilles retentirent le bruit métallique de gros verrous qu'on ouvrait, un chuintement d'air, le grincement de gonds restés longtemps en sommeil.

La lumière était vive ; les mains sur sa peau, chaudes. Ils l'aidèrent à s'asseoir tandis qu'il toussait encore et que son souffle se condensait en petits nuages. On lui tendit de l'eau. Des pilules. L'eau était fraîche et les pilules, amères. Il parvint à avaler quelques gorgées. Il était incapable de tenir son verre seul. Ses mains tremblaient tandis qu'une déferlante de scènes cauchemardesques lui revenait en mémoire. Le passé lointain se mêlait aux souvenirs récents. Il frissonna.

Une blouse en papier. Le picotement du sparadrap qu'on arrache, à son bras. Un tuyau qu'on retire de son entrejambe. Deux hommes en blanc l'aidèrent à sortir du cercueil. De la vapeur s'éleva tout autour de son corps avant de se dissiper.

Assis, ébloui, Troy regardait, à travers le clignement de ses paupières restées longtemps fermées, les rangées de cercueils

pleins de vie qui s'étendaient à perte de vue le long des murs incurvés. Le plafond lui semblait bas, impression renforcée par toute la terre qui s'amoncelait au-dessus d'eux. Et par les années. Tant d'années avaient passé. Tous ceux qu'ils chérissaient auraient disparu à présent.

Tout avait disparu.

Les pilules lui piquaient la gorge. Il essaya d'avaler. Ses souvenirs s'évanouirent comme des rêves au petit matin, et il sentit que son emprise sur tout ce qu'il avait connu jusqu'alors lui échappait.

Il tomba à la renverse – mais les hommes en blanc l'avaient vu venir. Ils le rattrapèrent et posèrent à terre son corps qui frissonnait sous sa blouse de papier.

Des images lui revinrent ; un bombardement de souvenirs, puis plus rien.

C'est ainsi qu'agissaient les pilules. Mais il faudrait du temps avant de détruire le passé.

Troy se mit à sangloter dans ses mains, sous l'œil compatissant des deux hommes en blanc. Ils lui laissèrent le temps. N'expédièrent pas la procédure. C'était là une politesse que se transmettaient entre elles les âmes tirées du sommeil, une faveur que tous les hommes dormant dans leur cercueil découvriraient à leur réveil.

Et qu'ils finiraient par oublier.

1

2049
Washington, DC

Les hautes vitrines de trophées avaient autrefois servi de bibliothèques. Certains détails ne trompaient pas. La quincaillerie utilisée sur les étagères datait de plusieurs siècles, alors que les gonds et les petits verrous des portes vitrées remontaient à peine à quelques décennies. L'encadrement des portes était en cerisier, mais le reste du meuble était en chêne. On avait essayé d'harmoniser le tout au moyen de teintures, mais le fil du bois n'était pas le même. La couleur non plus. Détails qui ne sautaient qu'aux yeux avertis.

Le député Donald Keene rassemblait ces indices sans s'en rendre compte. Il remarquait simplement qu'il y avait eu une purge, qu'on avait fait de la place. À un moment donné du passé, la salle d'attente du sénateur avait été dépouillée de ses inévitables livres de droit jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une poignée. Ces tomes rescapés étaient tapis dans les recoins sombres des vitrines, repliés sur eux-mêmes, le dos zébré de craquelures, leur vieux cuir s'effritant, telle de la peau cloquée par le soleil.

Quelques collègues de Keene, eux aussi au début de leur mandat, faisaient les cent pas, s'agitaient. Comme Donald, ils étaient jeunes et irrémédiablement optimistes. Ils incarnaient le renouveau du Congrès. Ils espéraient tenir parole, là où leurs prédécesseurs, tout aussi naïfs, avaient échoué.

Tandis qu'ils attendaient leur tour pour s'entretenir avec le grand sénateur Thurman, la nervosité était palpable dans les

discussions. Dans l'imagination de Donald, ils ressemblaient à un troupeau de prêtres, en rang pour rencontrer le pape, pour baiser son anneau. Il poussa un gros soupir et se concentra sur le contenu des vitrines, se perdit dans la contemplation de ses trésors, tandis qu'un collègue bavassait à propos du Centre de contrôle et de prévention des maladies de sa circonscription.

— Et ils ont un guide très détaillé sur leur site internet, un manuel de préparation au cas où on devrait affronter, accrochez-vous bien, une invasion de zombies. Non mais vous y croyez ? Des zombies, bordel. Genre, ils en sont rendus à croire qu'on pourrait se bouffer les uns les autres…

De peur que son reflet ne se voie dans la vitrine, Donald réprima un sourire. Il se tourna vers une série de photos accrochées au mur, où l'on voyait le sénateur avec les quatre derniers présidents. La même pose et la même poignée de main sur tous les clichés, le même décor de drapeaux immobiles et d'emblèmes gouvernementaux démesurés. À mesure que les présidents allaient et venaient, le sénateur semblait rester le même. Ses cheveux étaient blancs depuis le début et les ans ne semblaient avoir aucune emprise sur lui.

D'une certaine façon, le fait qu'elles soient côte à côte diminuait la valeur de ces photos. On avait une impression de mise en scène, d'hypocrisie. C'était comme si ce cortège d'hommes les plus puissants de la planète avait à tout prix voulu poser avec une silhouette en carton, une attraction locale en bord de route.

Donald se mit à rire, et le député d'Atlanta l'imita.

— Je sais. Des zombies ! Hilarant, non ? Mais réfléchissez une minute. Pourquoi ils auraient pris la peine de rédiger ce manuel si…

Donald eut envie de lui dire à propos de quoi il riait. Regardez ces sourires, voulait-il souligner. C'étaient les présidents qui souriaient. Le sénateur, lui, avait l'air de vouloir s'échapper par tous les moyens. On avait l'impression que chacun de ces commandants en chef savait qui était le plus puissant, qui serait encore là après qu'eux seraient partis.

— Leurs conseils, c'est par exemple de toujours ranger une batte de baseball avec ses lampes torches et ses bougies. Juste au cas où. Pour éclater de la cervelle, quoi.

Donald vérifia l'heure sur son téléphone. Il jeta un œil vers la porte en se demandant combien de temps il lui restait à attendre. Il se tourna à nouveau vers les vitrines et examina un uniforme militaire disposé comme un origami. La poche de poitrine gauche de la veste était bardée de médailles, les manches étaient repliées de manière à souligner les galons dorés cousus autour des poignets. Devant l'uniforme, une série de médailles décoratives étaient exposées dans un présentoir en bois fait sur mesure – cadeaux de remerciement d'hommes et de femmes en service à l'étranger. Ces deux compositions en disaient long : l'uniforme, sur le passé ; les médailles, sur les soldats actuellement sur le terrain. Deux serre-livres qui contenaient deux guerres. Une à laquelle le sénateur avait participé dans sa jeunesse. L'autre, qu'il s'était efforcé d'empêcher avec la sagesse des années.

— Ouais, je sais, ça a l'air complètement dingue, mais est-ce que vous savez ce qu'est un chien enragé ? Je parle de la rage, des effets biologiques de…

Donald se pencha davantage pour examiner les médailles. Le chiffre et la devise inscrits sur chacune d'elles représentaient un déploiement militaire. À moins qu'il ne s'agisse d'un bataillon ? Il ne se rappelait plus. Sa sœur Charlotte le saurait, elle. Elle était là-bas, quelque part, sur le terrain.

— Alors, t'appréhendes un peu, toi, ou pas ?

Donald se rendit compte que c'était à lui que s'adressait la question. Il se retourna pour faire face au député bavard, qui devait avoir le même âge que lui, dans les trente-cinq ans. En lui, Donald voyait ses propres cheveux clairsemés, son propre début de bedaine, ce délicat glissement vers le milieu de la vie.

— De rencontrer des zombies ? Non, pas vraiment.

Le député fit un pas vers lui en regardant au passage l'imposante veste d'uniforme maintenue à la verticale, comme si un torse guerrier la remplissait encore.

— Non, de le rencontrer lui.

La porte de l'accueil s'ouvrit, laissant filtrer des sonneries de téléphone.

— Monsieur Keene ?

Une réceptionniste d'un certain âge se tenait sur le seuil, silhouette mince et tonique mise en valeur par son chemisier blanc et sa jupe noire.

— Le sénateur Thurman va vous recevoir.

Donald tapa sur l'épaule du député d'Atlanta en passant.

— Bonne chance, bredouilla ce dernier.

Donald sourit. Il se serait bien retourné pour lui expliquer qu'il connaissait bien le sénateur, qu'il avait sauté sur ses genoux étant petit. Seulement, il était trop occupé à cacher sa nervosité.

Il passa la porte en bois massif et pénétra dans le sanctuaire sénatorial. Ça n'avait rien à voir avec le fait d'entrer dans le vestibule d'une maison quand on passe prendre une fille pour un rendez-vous galant. La pression était différente. C'était l'angoisse de rencontrer un homme d'égal à égal alors que Donald avait encore l'impression d'être un petit garçon.

— Par ici, dit la réceptionniste.

Elle le guida entre divers bureaux larges et encombrés, au son d'une douzaine de téléphones tous en alerte. De jeunes gens en costume ou tailleur travaillaient, un combiné dans chaque main. L'ennui qui se lisait sur leur visage semblait indiquer que c'était une charge de travail normale pour un matin de semaine.

Donald effleura la surface d'un bureau du bout des doigts. De l'ébène. Les assistants du sénateur disposaient d'un plus beau mobilier que le sien. Sans parler du décor : moquette épaisse, moulures, et lustres qui étaient peut-être bien en cristal véritable.

Au fond de la pièce des bips et des sonneries en tout genre, une porte s'ouvrit pour laisser sortir le député Mick Webb, qui venait de passer son entretien. Absorbé par le dossier qu'il tenait entre les mains, il ne remarqua pas Donald.

Donald s'arrêta et laissa son collègue et ancien camarade de faculté approcher.

— Alors, comment ça s'est passé ? lui demanda-t-il.

Mick leva les yeux et ferma le dossier d'un coup sec. Il le coinça sous son bras.

— Bien, bien.

Il sourit.

— Désolé que ça se soit éternisé. Le vieux ne voulait plus me lâcher.

Donald rit. Il voulait bien le croire. Mick avait été élu haut la main. Il avait le charisme et l'assurance qui allaient de pair avec sa stature et sa beauté. Donald disait souvent que si son pote avait eu une meilleure mémoire des noms, il aurait pu être président un jour.

— Oh, t'en fais pas pour ça, répondit Donald en pointant un pouce par-dessus son épaule. J'étais en train de me faire de nouveaux amis.

— J'en doute pas.

— Bon, on se voit plus tard au bureau.

— Ça marche.

Mick lui tapa le bras du revers de son dossier et se dirigea vers la sortie. Sous l'œil désapprobateur de la réceptionniste, Donald se remit vite en marche. Elle lui fit signe d'entrer dans le bureau à l'éclairage tamisé et ferma la porte derrière lui.

— Député Keene.

Debout derrière son bureau, le sénateur Paul Thurman tendit une main vers Donald. Il lui adressa un sourire que Donald connaissait bien pour l'avoir vu sur des photos et à la télé aussi bien que dans son enfance. Malgré son âge – il devait approcher les soixante-dix ans s'il ne les avait pas déjà –, le sénateur avait l'air en forme. Sa chemise en natté de coton moulait un tronc charpenté ; un cou épais surmontait son nœud de cravate ; ses cheveux blancs étaient aussi impeccablement coiffés que ceux d'un soldat.

Donald traversa la pièce sombre et serra la main du sénateur.

— Content de vous voir, monsieur.

— Assieds-toi donc.

Thurman lâcha la main de Donald et désigna l'un des fauteuils qui faisaient face à son bureau. Donald s'installa sur le cuir rouge, entre les accoudoirs plantés d'œilletons dorés.

— Comment va Helen ?

— Helen ?

Donald resserra sa cravate.

— Elle va bien. Elle est repartie à Savannah. Elle était très contente de vous voir à la soirée.

— C'est une très belle femme que tu as là.

— Merci, monsieur.

Donald s'efforçait de se détendre, ce qui avait en fait l'effet inverse. Il régnait dans le bureau une lumière crépusculaire, malgré l'éclairage du plafond. Dehors, les nuages, bas et noirs, s'étaient faits franchement menaçants. S'il se mettait à pleuvoir, il devrait retourner à son bureau par le tunnel. Il détestait ce tunnel. Malgré la moquette et les petits lustres à intervalles réguliers, il savait qu'il était sous terre. Quand il empruntait les tunnels de Washington, il avait l'impression d'être un rat détalant dans les égouts. Il craignait toujours que le toit ne vienne à s'effondrer.

— Le travail, comment ça se passe jusqu'à maintenant ?

— Très bien. Je suis occupé, mais ça va.

Il voulut demander des nouvelles d'Anna au sénateur mais on ouvrit la porte avant qu'il en ait le temps. La réceptionniste entra et posa deux bouteilles d'eau sur le bureau. Donald la remercia, tourna le bouchon de la sienne et s'aperçut qu'elle avait été préouverte.

— J'espère que tu n'es pas occupé au point de refuser la tâche que je m'apprête à te confier, dit le sénateur en arquant un sourcil.

Donald prit une gorgée d'eau et se demanda si ça s'apprenait, le haussement de sourcil. Ça lui donnait instantanément l'envie de se mettre au garde-à-vous.

— Je suis sûr que je peux trouver le temps, avec tout le soutien que vous m'avez apporté pendant la campagne… Sans vous, je n'aurais jamais dépassé le stade des primaires.

Il jouait avec la bouteille d'eau sur ses genoux.

— Mick Webb et toi, vous étiez ensemble à la faculté, c'est bien ça ? Tous les deux des Bulldogs.

Donald mit un certain temps à comprendre que le sénateur faisait référence à la mascotte de l'université de Géorgie. Il n'avait pas franchement passé ses années de fac à suivre l'actualité sportive.

— C'est ça, monsieur. Allez les Dogs.

Il espérait ne pas dire n'importe quoi.

Le sénateur sourit. Il se pencha légèrement en avant de sorte que son visage fut pris dans les rais de lumière douce qui

tombaient sur son bureau. L'ombre s'infiltra dans ses rares rides. Ses traits fins et son menton carré le faisaient paraître plus jeune de face que de profil. C'était un homme qui approchait les autres de front plutôt qu'en embuscade.

— Tu as étudié l'architecture, à l'université.

Donald acquiesça. Il était facile d'oublier qu'il connaissait Thurman mieux que le sénateur ne le connaissait. L'un des deux apparaissait plus souvent dans les gros titres que l'autre.

— Très juste. En premier cycle. Puis maîtrise d'urbanisme. Je me suis dit que les gens auraient une vie meilleure si je les gouvernais au lieu de dessiner leurs appartements.

Il grimaça tout de suite. C'était une réponse toute faite qui datait de la fac, un truc qu'il aurait mieux fait de laisser derrière lui, avec les boîtes de bière qu'il s'écrasait sur le front et le cul des filles en jupe qu'il reluquait. Il se demanda pour la énième fois pourquoi lui et les autres nouveaux venus au Congrès avaient été convoqués. Au début, il avait cru à une visite de courtoisie. Puis Mick avait lui aussi reçu une convocation, alors Donald avait pensé à un genre de formalité, de tradition. Mais il se demandait à présent s'il ne s'agissait pas plutôt d'un jeu de pouvoirs, d'une occasion de passer de la pommade aux représentants de l'État de Géorgie pour les fois où Thurman aurait besoin d'un vote particulier dans la Chambre basse.

— Dis-moi, Donny, est-ce que tu sais garder un secret ?

Le sang de Donald se glaça. Il se força à rire pour faire redescendre la pression.

— Je me suis fait élire, non ?

Le sénateur sourit.

— Alors tu as certainement retenu le meilleur moyen de garder un secret, dit-il en levant sa bouteille comme pour trinquer. Le déni.

Donald acquiesça et but une gorgée d'eau. Il ne savait pas où le mènerait cette conversation, mais il était déjà mal à l'aise. Il sentait venir les tractations en coulisses qu'il avait précisément promis d'éradiquer pendant sa campagne.

Le sénateur se carra dans son fauteuil.

— Le déni, c'est la sauce secrète de cette ville. C'est la saveur qui unit tous les autres ingrédients. Voilà ce que je ne manque

jamais de dire aux nouveaux élus : la vérité sortira – elle sort toujours – mais elle se fondra dans les mensonges.

Il fit des cercles avec sa main.

— Il faut nier chaque vérité et chaque mensonge avec le même vinaigre. Laisse les sites internet et les mythomanes qui se repaissent d'affaires étouffées et de dissimulations embrouiller le public à ta place.

— Euh, d'accord monsieur.

Ne sachant que dire, Donald but à nouveau.

Le sénateur lui refit le coup du sourcil. Il resta figé un instant puis lui posa une question surgie de nulle part.

— Est-ce que tu crois aux extraterrestres, Donny ?

Donald faillit recracher son eau par le nez. Il toussa derrière sa main, dut s'essuyer le menton. Le sénateur n'avait pas cillé.

— Aux extraterrestres ?

Donald secoua la tête en frottant sa main sur son pantalon.

— Non monsieur. En tout cas, pas à ceux qui enlèvent les humains pendant leur sommeil. Pourquoi ?

Il se demanda si c'était un genre de réunion d'information. Pourquoi le sénateur lui avait demandé s'il savait garder un secret ? Était-ce une initiation au protocole de sécurité ? Le sénateur ne disait rien.

— Ils n'existent pas, finit par dire Donald en guettant un signe. Si ?

Le vieil homme lâcha enfin un sourire.

— C'est tout le propos. Qu'ils existent ou non, les discussions iront toujours bon train. Est-ce que tu serais étonné si je te disais qu'ils existent autant que toi et moi ?

— Euh, plus qu'étonné, oui.

— Bien.

Le sénateur glissa un dossier vers lui.

Donald y lança un regard et leva la main.

— Attendez. Ils existent, oui ou non ? Qu'est-ce que vous essayez de me dire ?

Le sénateur se mit à rire.

— Bien sûr que non, ils n'existent pas.

Il ôta sa main du dossier et posa les deux coudes sur le bureau.

— Tu as vu combien la NASA nous réclame pour faire l'aller-retour sur Mars ? On n'ira jamais sur une autre planète. Et personne ne va venir ici. Pourquoi quiconque voudrait venir ici, d'ailleurs ?

Donald ne savait plus quoi penser, avait perdu toute conviction. Il voyait ce que le sénateur avait voulu dire, comprenait comment mensonges et vérité semblaient soit noirs soit blancs et comment, mélangés ensemble, ils jetaient un voile gris et opaque sur toute chose. Il regarda le dossier, qui ressemblait à celui avec lequel Mick était parti. Cela lui rappela le penchant qu'avait le gouvernement pour tout ce qui était obsolète.

— Ça, c'est du déni, n'est-ce pas ? Ce que vous êtes en train de faire. Vous essayez de me déstabiliser.

— Non. Je suis simplement en train de te dire que tu regardes trop de films de science-fiction. Je me demande même pourquoi toutes ces grosses têtes rêvent de coloniser une autre planète. Tu as une idée de ce que ça coûterait ? Non, c'est ridicule. Absolument pas rentable.

Donald haussa les épaules. Il ne trouvait pas ça ridicule. Il reboucha sa bouteille.

— C'est dans notre nature de rêver de grands espaces, dit-il. De trouver un endroit où prospérer. N'est-ce pas comme ça que nous nous sommes retrouvés ici ?

— Ici, en Amérique ?

Le sénateur rit.

— On n'est pas venus ici pour les grands espaces. On a infecté tout un peuple avec nos maladies, on les a tués et là, on a eu de la place.

Thurman désigna le dossier.

— Ce qui m'amène à ceci. J'ai un projet sur lequel j'aimerais que tu travailles.

Donald posa sa bouteille sur le bureau et prit le dossier.

— Ça doit passer en commission ?

Il essaya de ne pas s'emballer, bien qu'il s'envisageât tout à fait coauteur d'un projet de loi la première année de son mandat. Il ouvrit le dossier et le tourna pour bénéficier de la lumière. Dehors, l'orage menaçait.

— Non, ce n'est rien de ce genre. Ça concerne le site SDR.

Donald opina. Évidemment. Le petit préambule sur les secrets et les complots prenait tout son sens, tout comme le rassemblement des députés de Géorgie. Il s'agissait du site de Stockage des déchets radioactifs, au cœur du nouveau projet de loi énergétique du sénateur, un endroit qui abriterait un jour la majeure partie du combustible nucléaire mondial usagé. Ou, selon les sites internet que Thurman avait évoqués, ce serait la nouvelle Zone 51, ou le hangar où serait mise au point une nouvelle génération de bombes surpuissantes, ou encore un quartier sécuritaire pour les anarchistes ayant acheté trop d'armes à feu. Faites votre choix. Il y avait assez de rumeurs pour pouvoir cacher n'importe quelle vérité.

— Oui, dit Donald, déçu. J'ai reçu des appels très divertissants des habitants de ma circonscription.

Il n'osa pas mentionner celui de la Ligue de défense des lézards.

— Monsieur, je veux tout d'abord que vous sachiez que je suis pour la réalisation de ce site à cent pour cent.

Il leva la tête vers le sénateur.

— Je suis content de ne pas avoir eu à voter la question en public, bien sûr, mais il était temps que quelqu'un propose son jardin, n'est-ce pas ?

— Exactement. Pour le bien de tous.

Thurman but à longs traits avant de s'éclaircir la voix.

— Tu es un jeune homme très perspicace, Donny. Car tout le monde ne voit pas l'aubaine que ça représente pour notre État. Ça va nous sauver la vie, vraiment.

Il sourit.

— Excuse-moi, on te surnomme toujours Donny, au moins ? Ou est-ce que c'est exclusivement Donald, maintenant ?

— L'un ou l'autre, mentit Donald.

Il n'aimait plus qu'on l'appelle Donny, mais difficile de changer de nom après trente ans. Il ouvrit le dossier, tourna la lettre d'accompagnement et tomba sur un dessin qui ne lui sembla pas à sa place. Il était… trop familier. Familier, et pourtant, il n'avait rien à faire là. Il appartenait à une autre vie.

— Tu as lu les rapports économiques ? demanda Thurman. Tu sais combien d'emplois ce projet de loi a créés du jour au

lendemain ? Quarante mille, comme ça, ajouta-t-il en claquant des doigts. Rien que pour la Géorgie. Mais il y en aura davantage, dans ta circonscription, sans compter les postes dans le transport maritime, tous les dockers qu'il faudra… bien sûr, à présent que le projet est passé, nos collègues les moins réactifs se plaignent de ne pas avoir pu…

— C'est moi qui ai dessiné ça, l'interrompit Donald en sortant la feuille de papier.

Il la montra à Thurman comme s'il s'attendait à ce que ce dernier s'étonne qu'elle se soit glissée dans le dossier. Il se demanda si la présence de ce dessin était imputable à la fille du sénateur, un petit clin d'œil de la part d'Anna.

Thurman acquiesça.

— Oui, je dirais que ça manque un peu de détails, tu ne trouves pas ?

Donald examina son plan d'architecte et se demanda de quel genre de test il s'agissait. Il se souvenait de ce dessin. C'était un projet de dernière minute pour son cours d'éco-habitat en dernière année. Il n'avait rien d'inhabituel ni de génial, c'était un simple bâtiment cylindrique d'une centaine d'étages aux parois de béton et de verre et aux balcons verdoyants ; une coupe révélait à l'intérieur une alternance d'habitations, d'espaces de travail et de commerce. La structure était sobre, fonctionnelle, sans prise de risques, alors que d'autres avaient présenté des projets audacieux. Des touffes vertes jaillissaient du toit-terrasse – affreux cliché, concession au bilan carbone neutre.

En somme, c'était d'un ennui mortel. Donald ne pouvait imaginer un bâtiment aussi dépouillé s'élever du désert de Dubaï à côté de la nouvelle génération de gratte-ciel autonomes du point de vue énergétique. Il ignorait en tout cas ce que le sénateur lui trouvait.

— De détails, répéta-t-il tout bas.

Il feuilleta le reste du dossier en quête de contexte, d'indices.

— Attendez, dit-il en tombant sur une sorte de cahier des charges. On dirait un avant-projet d'études.

Des mots qu'il avait oublié avoir appris un jour attirèrent son attention : circulation intérieure, plan de masse, systèmes CVCA, jardins hydroponiques…

— Il faudra faire sans la lumière du soleil, dit le sénateur en faisant grincer son fauteuil.

— Pardon ? Qu'est-ce que vous attendez de moi, au juste ?

— Il faudrait des lampes comme celles que ma femme utilise.

Thurman mit sa main en coupe comme s'il tenait quelque chose de minuscule et pointa un index vers sa paume.

— Elle fait éclore des petites graines en plein hiver grâce à des ampoules qui me coûtent une petite fortune.

— Des lampes de croissance.

Thurman claqua à nouveau des doigts.

— Et ne te soucie pas des coûts. Tu auras tout ce qu'il te faut. Je vais t'adjoindre un ingénieur pour la partie mécanique. Et toute une équipe.

Donald continua à feuilleter le dossier.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce projet ? Et pourquoi moi ?

— C'est ce qu'on appelle un bâtiment au-cas-où. Il ne servira probablement jamais, mais ils refusent qu'on stocke les barres de combustible si on ne construit pas ce truc à côté. C'est comme cette fenêtre dans mon sous-sol que j'ai dû abaisser avant que notre maison soit bonne pour… comment on dit déjà ?

— Le diagnostic immobilier ?

— Voilà, c'est ça. Bref. Ce bâtiment, c'est comme ma fenêtre. C'est un passage obligé pour qu'on ait le feu vert. Dans l'éventualité très improbable d'une fuite ou d'une attaque, c'est là que se réfugieraient les employés. Un abri. Qui doit être absolument parfait, sous peine de quoi ce projet sera arrêté en moins de deux. Ce n'est pas parce que notre projet de loi a été approuvé qu'on est tirés d'affaire, Donny. Un projet similaire a eu le feu vert dans l'Ouest il y a des dizaines d'années, le budget était voté. Ça ne l'a pas empêché d'avorter.

Donald voyait à quoi il faisait allusion. Un site de confinement sous une montagne. La rumeur courait au Capitole que le projet de Géorgie avait les mêmes chances de succès. Le dossier pesa soudain plus lourd dans ses mains lorsqu'il s'en rendit compte. On lui demandait de s'associer à cet échec annoncé. C'était carrément son poste qu'il jouait, là.

— J'ai mis Mick Webb sur la logistique et la planification. Vous serez amenés à collaborer sur quelques aspects du projet.

Et Anna a demandé un congé au MIT pour nous prêter main-forte.

— Anna ?

Donald chercha sa bouteille d'une main tremblante.

— Mais oui. Elle sera l'ingénieur en chef sur ce projet. Le dossier contient des détails en ce qui concerne ce dont elle aura besoin.

Donald eut du mal à avaler sa gorgée d'eau.

— Je pourrais faire appel à bien d'autres personnes, mais ce projet ne peut pas échouer, tu comprends ? J'ai envie qu'on soit comme une famille. C'est pour ça que je veux m'entourer de gens que je connais, à qui je peux faire confiance.

Le sénateur croisa les doigts.

— Si c'était la seule chose pour laquelle tu aies été élu, je veux que tu la fasses de ton mieux. C'est pour ça que j'ai fait campagne pour toi.

— Bien sûr, répondit Donald en opinant malgré sa perplexité.

Il avait craint que le soutien du sénateur ne découle de vieux liens familiaux. Mais la vérité était pire, en quelque sorte. Donald n'avait bénéficié d'aucune sorte de service, c'était le contraire. En examinant le dessin posé sur ses genoux, le député fraîchement élu sentit un travail pour lequel il était moyennement préparé lui échapper – et se faire remplacer par une tâche différente, mais tout aussi redoutable.

— Attendez. Je ne comprends toujours pas. Pourquoi des lampes de croissance ?

Thurman sourit.

— Parce que ce bâtiment que tu vas concevoir pour moi sera sous terre.

2

2110
Silo 1

Troy retint son souffle et s'efforça de rester calme tandis que le médecin actionnait la poire en caoutchouc. Le brassard enfla autour de son biceps au point de lui pincer la peau. Il ne savait pas si le fait de ralentir sa respiration et son pouls affectait sa pression artérielle, mais il était décidé à impressionner l'homme en combinaison blanche. Il voulait que ses données vitales reviennent à la normale.

Il sentit quelques élancements dans son bras tandis que l'aiguille oscillait, puis le brassard se dégonfla en sifflant.

— Dix-huit cinq.

L'homme défit le scratch et Troy se frotta le bras.

— Et c'est bien ?

Le docteur nota quelque chose sur sa tablette.

— Ça reste dans la norme.

Derrière lui, un assistant étiquetait un flacon d'urine grise qu'il plaça ensuite dans un petit réfrigérateur. Troy remarqua un sandwich entamé parmi les échantillons, même pas emballé.

Il regarda ses genoux nus qui sortaient de la blouse en papier. Ses jambes étaient pâles et lui semblaient plus petites que dans son souvenir. Cagneuses.

— Je n'arrive toujours pas à serrer le poing, dit-il au docteur en ouvrant et fermant la main.

— C'est tout à fait normal. Vous allez récupérer vos forces peu à peu. Regardez la lumière, s'il vous plaît.

Troy suivit le faisceau en essayant de ne pas cligner des yeux.

— Vous faites ça depuis longtemps ? demanda-t-il.

— Vous êtes mon troisième qu'on tire du sommeil. Et j'en ai mis deux en capsule.

Il baissa sa lampe torche et sourit.

— Je ne suis moi-même réveillé que depuis quelques semaines. Je vous garantis que vous allez retrouver vos forces.

Troy acquiesça. L'assistant du docteur lui tendit une autre pilule et un verre d'eau. Troy hésita. Il étudia la petite gélule bleue nichée au creux de sa main.

— Double dose ce matin, dit le docteur, puis une pilule au petit-déjeuner et une autre au dîner. Je compte sur vous pour bien prendre votre traitement.

Troy leva la tête.

— Qu'est-ce qui se passe si je ne le prends pas ?

Le docteur secoua la tête, l'air contrarié, mais ne dit rien.

Troy mit la pilule dans sa bouche et la fit descendre avec une gorgée d'eau. Un goût amer coula dans sa gorge.

— Un de mes assistants va vous apporter des vêtements et un repas liquide pour relancer votre système digestif. Si vous avez des vertiges ou des frissons, il faut m'appeler immédiatement. Sinon, on vous revoit dans six mois.

Le docteur nota quelque chose, puis ricana.

— Enfin, c'est une autre personne qui s'occupera de vous. J'aurais fait mon temps.

— D'accord.

Troy frissonna. Le médecin leva le nez de sa tablette.

— Vous n'avez pas froid, au moins ? Je fais exprès d'augmenter un peu la température ici.

Troy hésita avant de répondre.

— Non docteur, ça va. Je n'ai plus froid.

Il entra dans l'ascenseur au bout du couloir, les jambes encore faibles, et examina le tableau de boutons. Les instructions qu'on lui avait données incluaient comment se rendre à son bureau, mais il se rappelait vaguement comment y arriver. La majeure partie de sa formation avait survécu aux décennies

de sommeil. Il se rappelait avoir étudié le même livre encore et encore, vu des milliers d'hommes assignés à divers postes, visité le site plusieurs fois avant d'être endormi, comme les femmes. Il se souvenait de sa formation comme si c'était hier ; c'étaient les souvenirs plus anciens qui semblaient lui échapper.

Les portes de l'ascenseur se fermèrent automatiquement. Son appartement était au niveau 37, il s'en souvenait. Son bureau, au 34. Il avait l'intention d'aller directement dans son bureau, mais sa main dévia vers le haut du tableau. Il avait quelques minutes devant lui avant de devoir prendre son poste, et il éprouva le besoin étrange d'aller aussi haut que possible, de s'élever, sans doute à cause de toute cette terre qui le cernait.

L'ascenseur démarra son ascension en vibrant légèrement. Il y eut comme un zoum – peut-être un ascenseur qu'il croisait, ou le contrepoids. Les boutons, ronds, s'allumaient et s'éteignaient à mesure que les étages passaient. Il y en avait beaucoup, soixante-dix au total. La plupart avaient une couleur passée en leur centre, à cause des doigts qui s'y étaient posés toutes ces années. Mais ça ne lui semblait pas normal. Hier encore, ils rutilaient. Hier encore, tout était flambant neuf.

L'ascenseur ralentit. Troy prit appui contre la paroi pour ne pas perdre l'équilibre, mal assuré sur ses jambes.

La porte s'ouvrit avec un bruit de sonnette. Il fut ébloui par l'éclairage du couloir. Il se dirigea vers une salle d'où s'échappaient des bavardages. Ses bottes neuves étaient raides, sa combinaison grise basique le démangeait. Il imagina se réveiller de cette façon neuf fois supplémentaires, aussi faible et désorienté. Dix factions de six mois chacune. Dix relèves pour lesquelles il ne s'était pas porté volontaire. Il se demanda si ça deviendrait plus facile avec le temps ou si ça ne ferait qu'empirer.

L'animation de la cafétéria retomba légèrement lorsqu'il entra. Quelques visages se tournèrent vers lui. Il s'aperçut aussitôt que sa salopette grise n'était pas si générique que ça. Il y avait toute une palette de couleurs déclinées autour des tables : un gros groupe de rouges, pas mal de jaunes, un homme en orange ; mais personne en gris.

La pâtée gluante qu'il avait eue en guise de premier repas gronda à nouveau dans son estomac. Il n'avait droit à rien

d'autre pendant six heures, ce qui rendait l'odeur de nourriture en boîte insupportable. Il se souvenait du goût, l'avait pratiqué pendant sa formation. Des semaines et des semaines de la même bouillie. Ce serait à présent des mois. Des centaines d'années.

— Monsieur.

Un jeune homme qui allait vers les ascenseurs le salua en passant. Troy crut le reconnaître. L'autre en tout cas l'avait reconnu. À moins que ce ne soit l'effet de la combinaison grise ?

— Première faction ?

Un autre homme l'approcha, plus vieux, mince, avec une couronne de cheveux blancs et vaporeux. Plateau dans les mains, il souriait à Troy. Il ouvrit une poubelle de recyclage et y glissa le plateau entièrement.

— Vous êtes venu admirer la vue ? lui demanda l'homme.

Troy acquiesça. Il n'y avait que des hommes dans la cafétéria. Rien que des hommes. Ils leur avaient expliqué en quoi c'était plus sûr. Il tenta de s'en souvenir tandis que l'homme à la peau parsemée de taches de vieillesse croisait les bras et se postait à côté de lui. Il n'y eut pas de présentations. Troy se dit que peut-être les noms importaient peu dans ces courtes périodes de six mois. Il regarda, au-delà des tables, l'écran géant qui couvrait le mur du fond.

Sous les nuages bas, des volutes de poussière rasaient un terrain jonché de débris. Quelques poteaux métalliques gisaient sans vie, dépouillés de leurs tentes et de leurs drapeaux depuis longtemps. Troy songea à une chose sans pouvoir la nommer. Son estomac se crispa comme un poing sur la pâtée et la pilule amère.

— C'est ma deuxième relève, dit l'homme.

Troy l'entendit à peine. Son regard larmoyant dériva vers les collines noircies, les vallons gris qui s'élevaient vers le ciel menaçant. Les débris éparpillés pourrissaient. À son prochain réveil, ou au suivant, tout aurait disparu.

— La vue est encore plus vaste depuis le salon.

L'homme fit un geste vers le mur. Troy savait parfaitement à quelle pièce il faisait référence. Cette partie du bâtiment lui était familière à un point que cet homme ne pouvait imaginer.

— C'est gentil, mais non, bredouilla Troy en prenant congé. Je crois que j'en ai vu assez.

Les visages curieux retournèrent à leurs plateaux et les conversations reprirent, émaillées de bruits de couverts. Troy partit sans un mot de plus. Il laissa derrière lui cette vue hideuse – tourna le dos à son étrangeté silencieuse et angoissante. Frissonnant, les genoux faibles, il se hâta de retrouver l'ascenseur. Il avait besoin de solitude, ne voulait personne près de lui cette fois, pas de regard compatissant, il voulait pleurer seul.

3

2049
Washington, DC

Donald coinça l'épais dossier sous sa veste et courut sous la pluie. Il avait choisi de se tremper la couenne plutôt que d'affronter sa phobie des tunnels.

Les voitures filaient sur l'asphalte mouillé. Il attendit une brèche et traversa en vitesse sans se soucier des feux de signalisation.

Devant lui, les marches en marbre du Rayburn, qui abritait les bureaux de la Chambre des représentants, brillaient d'un éclat traître. Il les gravit prudemment et remercia le portier en entrant.

À l'intérieur, il passa son badge sur la borne de lecture, sous l'œil impassible de l'agent de sécurité. Il s'assura que le dossier que lui avait donné Thurman était bien sec, et se demanda pourquoi de telles reliques étaient considérées comme plus sûres qu'un mail ou qu'un fichier numérique.

Son bureau était au premier étage. Il prit l'escalier, qu'il préférait aux ascenseurs vétustes du Rayburn. Ses semelles humides couinaient sur le carrelage.

Il trouva à l'étage le bazar habituel. Deux lycéens en stage passèrent en courant, sûrement pour aller chercher du café. Une équipe de télévision était attroupée devant le bureau d'Amanda Kelly ; face à un jeune journaliste, elle resplendissait sous la lumière des caméras. Les électeurs inquiets et les lobbyistes impatients étaient identifiables grâce aux badges

visiteurs qu'ils avaient autour du cou. Les deux groupes arboraient de toute façon des signes bien distincts : sourcils froncés et air perdu pour les électeurs, sourire aux dents longues pour les lobbyistes, qui arpentaient les couloirs avec plus d'assurance encore que les nouveaux élus.

Donald ouvrit son dossier et traversa le chaos ambiant en faisant mine de lire pour décourager toute tentative de discussion. Il frôla le caméraman et se glissa dans son bureau.

Margaret, sa secrétaire, se leva.

— Monsieur, vous avez de la visite.

Il scruta la salle d'attente. Personne. Puis il s'aperçut que la porte de son bureau était entrouverte.

— Je suis désolée, je l'ai laissée entrer.

Le dos voûté, Margaret fit comme si elle portait un gros carton.

— Elle avait un colis. De la part du sénateur.

Margaret était plus âgée que lui, devait avoir dans les quarante-cinq ans. Elle était arrivée avec d'excellentes références, mais elle avait tendance à faire des choses dans son dos. Ça venait peut-être avec l'expérience.

— Ne vous en faites pas, la rassura Donald.

Il jugea intéressant qu'il y eût deux cents sénateurs, dont deux dans son État, mais qu'un seul était appelé LE sénateur.

— Je vais voir de quoi il s'agit. Pendant ce temps, j'ai besoin que vous me libériez une tranche horaire quotidienne dans mon emploi du temps. Une heure ou deux en matinée, ce serait parfait.

Il lui montra le dossier.

— Cette chose va me prendre pas mal de mon temps.

Margaret opina et se rassit devant son ordinateur. Donald tourna les talons.

— Euh, monsieur…

Il se retourna. Elle fit un signe vers sa tête.

— Vos cheveux, siffla-t-elle.

Il passa une main dans ses cheveux et des gouttes de pluie jaillirent comme autant de puces. Margaret haussa les épaules d'un air à la fois désapprobateur et impuissant. Donald finit par entrer, s'attendant à trouver quelqu'un assis face à son bureau.

Au lieu de quoi la personne se tortillait sous son bureau.

— Bonjour ?

En s'ouvrant, la porte avait heurté un gros carton orné d'une photo d'écran d'ordinateur. Un coup d'œil à son bureau lui indiqua que le dispositif était déjà installé.

— Ah, salut ! résonna une voix quelque peu étouffée.

Des hanches minces moulées dans une jupe à chevrons reculèrent vers lui. Donald sut de qui il s'agissait avant de voir son visage. Il se sentit coupable, et lui en voulait d'être venue sans prévenir.

— Tu sais quoi, tu devrais demander à ta femme de ménage de faire la poussière là-dessous une fois de temps en temps.

Anna Thurman se releva, tout sourire. Elle frotta ses mains l'une contre l'autre avant d'en tendre une dans sa direction.

— Salut, ça fait un bail.

— Comme tu dis, répondit Donald, les joues et le cou parcourus de gouttes de pluie qui masquaient un soudain accès de sueur.

— Qu'est-ce qui se passe, au juste ?

Il fit le tour de son bureau pour mettre de l'espace entre eux. Le nouvel écran trônait innocemment sur son bureau, flouté par un film protecteur.

— Papa s'est dit qu'un deuxième ne serait pas de trop.

Elle coinça une mèche de cheveux auburn derrière son oreille. Même quand ses oreilles ressortaient comme ça, elle restait très élégante et attirante.

— Je me suis portée volontaire, expliqua-t-elle.

— Ah.

Il posa le dossier sur son bureau et pensa au dessin du bâtiment qu'il l'avait un instant soupçonnée d'avoir refilé à son père. Et voilà qu'elle se matérialisait devant lui. En croisant son reflet dans le nouvel écran, il se vit tout décoiffé et tenta d'y remédier.

— Autre chose, dit Anna. Ton ordinateur serait mieux sur ton bureau. Je reconnais que c'est assez disgracieux, mais sinon la poussière va finir par l'étouffer. C'est l'ennemi mortel de ces bêtes fragiles, tu sais.

— D'accord.

Il s'assit et s'aperçut qu'il ne pouvait plus voir la chaise située face à son bureau. Il fit glisser le nouvel écran tandis qu'Anna vint se poster à côté de lui, bras croisés, hyper-détendue. Comme s'ils s'étaient vus la veille.

— Alors comme ça, tu t'installes dans le coin ? demanda-t-il.

— Je suis arrivée la semaine dernière. Je voulais passer vous voir avec Helen samedi, mais le déménagement m'a pris un temps fou. J'ai encore tout un tas de cartons à défaire.

— Ouais, je vois.

Il fit bouger la souris sans le vouloir et le vieil écran s'alluma. La terreur que suscitait en lui la présence de son ex reflua juste assez pour qu'un accroc dans le déroulement des événements le frappe.

— Attends un peu. Tu étais ici en train d'installer cet écran alors que ton père me demandait si j'étais partant pour son projet ? Et si j'avais décliné son offre ?

Elle arqua un sourcil. Donald comprit alors que ce n'était pas un art qui s'apprenait, mais un talent de famille.

— Il t'a pratiquement apporté la victoire aux élections sur un plateau, dit-elle, sans appel.

Donald écorna le dossier du bout du pouce.

— L'illusion d'avoir le choix ne m'aurait pas dérangé, c'est tout.

Anna s'esclaffa. Elle s'apprêtait à lui ébouriffer les cheveux, il le sentait. Il tapota son téléphone à travers sa poche de poitrine. C'était comme si Helen était là avec lui. Il eut une soudaine envie de l'appeler.

— Papa ne t'a pas trop bousculé, au moins ?

Il leva la tête : elle n'avait pas bougé. Elle avait toujours les bras croisés, et ses cheveux à lui étaient intacts – inutile de paniquer.

— Quoi ? Oh, non, non. Il a été très gentil. Comme au bon vieux temps. En fait, je trouve qu'il n'a pas pris une ride.

— Il ne vieillit pas vraiment, tu sais.

Elle traversa le bureau et fourra bruyamment les blocs de polystyrène dans le carton. Donald s'aperçut que son regard glissait vers sa jupe et se força à regarder ailleurs.

— Il suit son traitement nanobiologique à la lettre. Il a commencé à cause de ses genoux. L'armée a couvert les frais pendant un temps. Maintenant, il ne jure que par ça.

— Oh, je l'ignorais, mentit Donald.

Bien sûr, il avait eu vent des rumeurs. C'était "du Botox pour tout le corps", disaient les gens. Mieux que des compléments à base de testostérone. Ça coûtait les yeux de la tête, on finissait quand même par mourir, mais on pouvait effectivement retarder les effets du vieillissement.

Anna plissa les yeux.

— Ne me dis pas que tu es contre.

— Quoi ? Mais non. Ça m'est égal. Moi, je ne le ferais pas, c'est tout. Attends. Parce que toi, tu…

Mains sur les hanches, Anna pencha la tête sur le côté. Il y avait quelque chose de très attirant dans cette posture de défense, quelque chose qui balayait les années depuis leur dernière rencontre.

— Tu crois que j'en aurais besoin ?

— Non, non, ce n'est pas ça… Seulement, moi, je crois que je ne m'y résoudrai jamais, c'est tout.

Elle lui adressa un petit sourire pincé. Les années avaient durci ses jolis traits, affiné sa silhouette, mais elle n'avait rien perdu de l'impétuosité de sa jeunesse.

— Tu dis ça maintenant, mais attends un peu que tes articulations te fassent mal, que ton dos te supplie d'y aller mollo juste parce que tu auras tourné la tête… Tu verras.

— Si tu le dis.

Il tapa dans ses mains.

— Bon, c'était super de te revoir.

— Oui. Alors, dis-moi, quel jour te convient le mieux ?

Anna referma le carton et le fit glisser vers la porte du bout du pied. Elle revint se poster à côté de lui, une main sur son fauteuil, l'autre sur sa souris.

— Comment ça, quel jour ?

Il l'observa changer des paramètres sur son ordinateur et le nouvel écran s'alluma. Il sentit le désir monter en lui rien qu'en humant son parfum. Le courant d'air qu'elle avait créé en traversant la pièce semblait l'envelopper, comme une caresse. Il se demanda soudain s'il trompait Helen alors qu'Anna se contentait de modifier son panneau de configuration.

— Tu sais t'en servir, hein ?

Elle fit glisser le curseur d'un écran à l'autre en déplaçant une vieille partie de solitaire.

— Hm, oui oui.

Donald se tortillait sur son siège.

— Qu'est-ce que tu entends par quel jour me convient le mieux ?

Elle lâcha la souris. Il eut l'impression qu'elle ôtait sa main de sa cuisse.

— Papa veut que je m'occupe des espaces techniques du plan, répondit-elle en désignant le dossier, comme si elle en connaissait le contenu par cœur. J'ai pris un congé sabbatique à l'Institut, le temps de mettre ce projet sur les rails. Et donc je pensais qu'on pouvait se voir une fois par semaine pour faire le point.

— Ah. D'accord. Il faudra que je te rappelle pour te dire. J'ai un emploi du temps de dingue. Et ça change tous les jours.

Il imagina ce qu'Helen penserait de ces réunions hebdomadaires.

— On pourrait peut-être partager un dossier *via* AutoCAD, sinon ?

— Oui, pourquoi pas ?

— Et puis, s'envoyer des mails. Ou parler par visioconférence.

Anna eut l'air déçu. Donald se rendit compte qu'il en faisait trop.

— OK, faisons comme ça, dit-elle.

Donald eut envie de s'excuser lorsqu'elle se dirigea vers la porte, mais alors autant écrire le problème en toutes lettres : Je ne me fais pas confiance quand tu es là. On ne sera jamais amis. Mais qu'est-ce que tu fous là de toute façon ?

— Il faut vraiment que tu te débarrasses de toute cette poussière. Je t'assure, ton ordinateur va s'asphyxier.

— D'accord. Promis.

Il se leva pour la raccompagner. Elle s'arrêta pour prendre le carton.

— Laisse, je m'en occuperai.

— Ne sois pas bête.

Elle cala le carton entre son bras et sa hanche. Avec un sourire, elle coinça à nouveau une mèche derrière son oreille.

C'était comme si elle sortait de sa chambre d'étudiant. Il y avait le même léger malaise que celui des au revoir au petit matin dans les vêtements de la veille.

— Tu as mon adresse mail ? lui demanda-t-il.

— Tu es dans l'annuaire officiel, maintenant.

— Oui c'est vrai.

— Au fait, tu as l'air en forme.

Et avant qu'il ait le temps de reculer ou de se défendre, elle lui ébouriffait les cheveux en souriant.

Donald se figea. Lorsqu'il bougea à nouveau quelques instants plus tard, Anna était partie, le laissant seul, rongé par la culpabilité.

4

2110
Silo 1

Troy allait être en retard. Le premier jour de sa première prise de poste, après avoir pleuré comme un veau, il allait être en retard. Dans sa précipitation, mû par le besoin d'être seul, il avait pris l'omnibus par inadvertance, l'ascenseur qui s'arrêtait à tous les étages pour prendre et débarquer des passagers.

À l'arrêt suivant, un homme monta avec de lourds cartons dans un chariot. Un autre avec une cargaison de ciboules s'immisça entre lui et Troy pendant quelques arrêts. Lorsqu'il descendit, l'odeur de ciboule demeura. Troy fut secoué d'un violent frisson dans le dos et les bras mais ne s'en soucia pas. Il sortit au niveau 34 en essayant de se rappeler ce qui l'avait tant bouleversé.

Le couloir, étroit, le mena jusqu'à un poste de sécurité. Le plan de l'étage lui était vaguement familier et à la fois inconnu. C'était déroutant de remarquer l'usure de la moquette et la barre de tourniquet plus terne au milieu, là où les cuisses s'y étaient appuyées au fil des années. Années qui n'avaient pas existé pour Troy. Ces signes d'usure étaient apparus comme par magie, tels des dégâts commis lors d'une nuit d'ivresse collective.

L'agent de service leva le nez de ce qu'il était en train de lire et le salua d'un hochement de tête. Troy apposa sa paume sur l'écran, dont la surface s'était voilée avec les années. Il n'y eut pas d'échange, pas de conversation anodine, pas d'espoir

d'entamer une amitié durable. Une diode verte s'alluma, on entendit un clic sonore, et le lustre du tourniquet s'effaça encore un peu plus lorsque Troy le poussa pour entrer.

Au bout du couloir, il s'arrêta et sortit ses ordres de sa poche de poitrine. Le médecin avait écrit un mot derrière. Il déplia la feuille et orienta le petit plan de façon à se positionner dans la bonne direction. Il était persuadé de connaître son chemin, mais il avait tendance à se déconcentrer facilement.

Les tirets rouges lui rappelèrent des plans d'évacuation incendie qu'il avait vus sur des murs, ailleurs. Il passa en chemin devant quelques petits bureaux. Claviers en action, conversations, sonneries de téléphone – les bruits de l'univers du travail le fatiguèrent soudain. Ils suscitèrent également un sentiment d'insécurité, la peur d'avoir endossé un rôle qu'il ne pourrait assurer.

— Troy ?

Il s'arrêta et tourna la tête vers l'homme qui se tenait devant la porte précédente. Un coup d'œil à son plan lui indiqua qu'il avait failli rater son bureau.

— C'est moi.

— Merriman, dit l'homme en tendant une main. Tu es en retard. Viens, entre.

Merriman disparut à l'intérieur. Troy lui emboîta le pas, malgré ses douleurs aux jambes. Il reconnaissait cet homme, ou pensait le reconnaître. Sans pouvoir dire si ça remontait à la formation ou à une autre époque.

— Désolé pour le retard, se lança Troy. J'ai pris le mauvais ascenseur…

Merriman leva une main.

— Pas de souci. Tu veux boire quelque chose ?

— Ils m'ont donné ce qu'il fallait.

— Bien sûr.

Merriman prit un thermos transparent au contenu bleu vif et en but une gorgée. Troy se souvint de ce goût infect. L'homme plus âgé fit claquer ses lèvres en soufflant avant de reposer le thermos.

— Ce truc est vraiment mauvais, dit-il.

— Oui.

Troy balaya du regard la pièce qui serait son bureau pour les six prochains mois. Il se dit que l'endroit avait pris un coup de vieux. Comme Merriman. Difficile de dire si ses cheveux avaient grisonné à cause du temps qui passait, mais il avait en tout cas gardé le bureau en ordre. Troy décida de faire la même politesse au type qui prendrait sa relève.

— Tu te souviens de ton briefing ? demanda Merriman en fouillant dans ses dossiers.

— Comme si c'était hier.

Merriman leva la tête avec un sourire en coin.

— Bien. Pour tout te dire, il ne s'est pas passé grand-chose ces derniers mois. On a fait face à quelques problèmes techniques au début de ma prise de poste, mais tout est rentré dans l'ordre. Il y a un type du nom de Jones à qui il ne faudra pas hésiter à faire appel. Tiré du sommeil il y a quelques semaines. Bien plus futé que son prédécesseur. Il m'a rendu grand service. Il travaille au soixante-huitième à la centrale électrique, mais il est bon en tout, il peut réparer à peu près n'importe quoi.

Troy acquiesça.

— Jones. C'est noté.

— Bien. Bon, je t'ai laissé des remarques dans ces dossiers. On a été forcés de congeler certains employés, inaptes pour une seconde faction.

Il leva la tête, l'air grave.

— Il ne faut pas prendre ça à la légère, OK ? Il y a plein de mecs qui préféreraient faire une bonne grosse sieste au lieu de travailler. Il ne faut avoir recours à la cryogénisation que lorsqu'on est bien sûr qu'ils ne tiennent pas le coup.

— Entendu.

— Bien. J'espère que tout se déroulera sans accroc. Il faut que je file avant que ce truc commence à faire effet.

Il en but une autre longue gorgée et Troy grimaça en signe de compassion. Merriman lui tapa sur l'épaule en passant et faillit éteindre la lumière avant de se raviser. Il se retourna une dernière fois et sortit.

Et voilà, Troy était en poste.

— Hé attends !

Il jeta un œil autour de lui et se dépêcha de rattraper Merriman, qui s'apprêtait déjà à passer le portillon de la sécurité.

— Tu laisses la lumière allumée ? demanda Merriman.

Troy regarda par-dessus son épaule.

— Oui mais…

— Une bonne habitude, dit Merriman en secouant son thermos. Continue comme ça.

Un homme trapu sortit de son bureau pour les rejoindre.

— Merriman ! Alors, t'as tiré ton temps ?

Les deux hommes échangèrent une poignée de main chaleureuse.

— Hé oui. Je te présente Troy, qui prend la relève.

L'autre haussa les épaules sans se présenter.

— Moi j'ai fini dans deux semaines, dit-il, comme si cela justifiait son indifférence.

— Écoutez, je vais être en retard, souffla Merriman en tendant son thermos à l'homme. Tiens, je te laisse le reste.

Il se tourna pour partir mais Troy le suivit.

— Non merci ! lança l'homme en riant.

— Tu voulais me demander quelque chose ? demanda Merriman à Troy en passant le tourniquet.

Troy l'imita. L'agent ne leva pas les yeux de sa tablette.

— Deux, trois choses, oui. Tu permets que je prenne l'ascenseur avec toi ? J'étais un peu… un peu à la traîne en formation. Promotion soudaine. Il y a des trucs que j'aimerais clarifier.

— Bien sûr que tu peux venir. C'est toi le chef maintenant.

Merriman appela l'express.

— Donc, en gros, je suis là au cas où il y aurait un problème ?

Les portes s'ouvrirent. Merriman l'observa, comme pour juger de son sérieux.

— Tu es là pour faire en sorte qu'il n'y ait pas de problème.

Ils entrèrent et l'ascenseur entama sa descente.

— Oui, bien sûr. C'est ce que je voulais dire.

— Tu as lu l'Ordre, n'est-ce pas ?

Troy acquiesça. Mais pas pour ce boulot-là, voulut-il ajouter. Il avait étudié en vue de diriger un silo, mais pas celui qui supervisait tous les autres.

— Contente-toi de suivre le règlement. D'autres silos te poseront des questions de temps à autre. Pour ma part, j'ai estimé qu'il était sage d'en dire le moins possible. Sois calme et attentif. Garde bien à l'esprit qu'il s'agit principalement de survivants de deuxième ou troisième génération, alors leur vocabulaire est déjà un peu différent. Il y a une fiche de révision et une liste de mots interdits dans ton dossier.

Troy se sentit soudain pris de vertige. Un poids écrasant s'abattit sur lui lorsque l'ascenseur s'arrêta et il faillit s'écrouler. Il était encore très faible.

La porte s'ouvrit ; il suivit Merriman dans le même petit couloir qu'il avait arpenté quelques heures auparavant. Le médecin et son assistant préparaient l'intraveineuse. Le médecin lança un regard curieux à Troy, comme s'il n'avait pas prévu de le revoir si tôt, ou de le revoir tout court.

— Vous avez terminé votre dernier repas ? demanda-t-il à Merriman en le faisant asseoir sur un tabouret.

— Jusqu'à l'infecte dernière goutte.

Merriman défit le haut de sa combinaison et la laissa pendre à sa taille. Il s'assit, bras tendu, paume vers le haut. Troy remarqua sa pâleur, le réseau de veines bleues au creux de son coude. Il évita de regarder l'aiguille piquer la peau.

— J'ai déjà écrit tout ça dans mes notes, reprit Merriman, mais il faudra que tu rencontres Victor, du bureau des psys. Il est de l'autre côté du couloir. Il y a des événements un peu bizarres dans certains silos, plus perturbants qu'on ne le pensait. Essaie de rétablir l'ordre pour ton successeur.

Troy opina.

— On doit vous emmener, maintenant, dit le médecin.

Son jeune assistant attendait, une blouse en papier à la main. La procédure lui semblait très familière. Le docteur regarda Troy comme s'il était une tache qu'il fallait éliminer.

Troy sortit et jeta un œil en direction de la zone de cryogénisation. On y gardait les femmes et les enfants, ainsi que ceux qui n'avaient pas tenu jusqu'au bout de leur faction.

— Vous permettez que je… ? dit-il, attiré dans cette direction.

Merriman et le docteur eurent l'air contrarié.

— Ce n'est pas une bonne idée, se lança le médecin.

— À ta place, je n'irais pas, renchérit Merriman. J'y suis allé quelques fois les premières semaines. Mais c'est une erreur. Pense à autre chose.

Troy garda les yeux rivés à l'autre bout du couloir. Il ne savait même pas au juste ce qu'il y trouverait.

— Va au bout de tes six mois, ajouta Merriman. Ça passe vite. Très vite.

Troy acquiesça. Merriman enleva ses bottes. Troy regarda une dernière fois la porte lointaine puis se dirigea dans la direction opposée, vers les ascenseurs.

Il espérait que Merriman avait raison. Il appela l'express et tenta d'imaginer sa faction passer en un éclair. Et celle d'après. Et encore celle d'après. Jusqu'à ce qu'ils voient le bout de cette folie. Sans penser à ce qui les attendait après.

5

2049
Washington, DC

Donald Keene ne voyait pas le temps passer. Les journées s'achevaient, la semaine touchait à sa fin, mais il avait toujours besoin de plus de temps. Il lui sembla que le soleil venait tout juste de se coucher lorsqu'il leva la tête. Il était onze heures passées.

Helen. Il chercha son téléphone en urgence. Il avait promis à sa femme qu'il l'appellerait toujours avant dix heures du soir. Un accès de culpabilité le serra à la gorge. Il l'imaginait assise en train d'attendre son coup de fil qui ne venait pas.

Elle décrocha avant même qu'il entende la sonnerie.

— Ah, enfin, dit-elle d'une voix douce et ensommeillée, visiblement plus soulagée que vindicative.

— Chérie, je suis désolé. J'ai complètement perdu la notion du temps.

— Ça va bébé, ne t'en fais pas.

Elle bâilla, et Donald réprima l'envie de l'imiter.

— Tu as écrit de bonnes lois au moins, aujourd'hui ?

Il rit et se frotta le visage.

— Ce n'est pas vraiment ce qu'on me demande. Pas encore. C'est surtout ce petit projet pour le sénateur qui me prend du temps…

Il s'interrompit. Il avait cogité toute la semaine sur la meilleure façon de lui dire, sur ce qu'il valait mieux garder secret. Il lança un regard au nouvel écran. Le parfum d'Anna semblait figé dans l'air ambiant, même après une semaine.

— Ah oui ? dit Helen, avec curiosité.

Il la voyait d'ici : en chemise de nuit, dans leur lit, sans avoir défait son côté à lui, un verre d'eau à portée de main. Elle lui manquait terriblement. Et la culpabilité qu'il ressentait, malgré son innocence, n'arrangeait pas cette sensation de manque.

— Sur quoi il te fait travailler ? C'est légal, j'espère.

— Quoi ? Mais oui, bien sûr que c'est légal. C'est… un projet d'architecture, en fait.

Il se pencha pour attraper son verre et la lampée de whisky qui y restait.

— En toute honnêteté, j'avais oublié à quel point j'aime ça. J'aurais fait un bon architecte si j'avais continué dans cette voie.

Les écrans, passant en mode veille, virèrent au noir. Il mourait d'envie de s'y remettre. Plus rien d'autre n'existait lorsqu'il se perdait dans le dessin.

— Chéri, je ne pense pas que les contribuables t'aient envoyé à Washington pour que tu dessines la nouvelle salle de bains du sénateur.

Donald sourit et finit son whisky. Il entendait presque le sourire de sa femme à l'autre bout du fil. Il reposa son verre et mit les pieds sur son bureau.

— Ça n'a rien à voir… Il s'agit des plans de la nouvelle installation aux abords d'Atlanta. Enfin, une petite partie. Mais si je n'exécute pas parfaitement la chose, tout pourrait tomber à l'eau.

Il regarda le dossier posé sur son bureau. Sa femme s'esclaffa, malgré la fatigue.

— Mais pourquoi est-ce que c'est à toi qu'ils demandent une chose pareille ? Si c'est si important, pourquoi ne pas payer quelqu'un qui s'y connaît ?

Donald rit avec un certain dédain, bien qu'il fût entièrement d'accord. Il se sentait victime de cette habitude typique de Washington qui consistait à affecter des personnes à des postes pour lesquelles elles n'étaient pas qualifiées. Comme ces contributeurs de campagne qui se retrouvaient ambassadeurs.

— Détrompe-toi, je m'en sors très bien. Je commence d'ailleurs à penser que je suis meilleur architecte que député.

— Oui, je suis sûre que tu fais du très bon travail.

Elle bâilla à nouveau.

— Mais tu aurais pu exercer le métier d'architecte depuis la maison. Tu pourrais travailler tard, mais ici.

— Oui, je sais.

Donald se rappela leur conversation sur sa décision de se porter candidat, sur la distance que ça imposait – est-ce que ça valait le coup ? Et voilà que tout son temps était absorbé par une activité qu'il avait stoppée d'un commun accord avec sa femme.

— Je crois que c'est le genre d'épreuves qu'ils nous font passer la première année. Une sorte de stage. Ça s'arrangera. Et puis, c'est plutôt bon signe qu'il m'associe à ce projet. Il envisage ça comme une affaire de famille, à traiter en interne. En fait, il a remarqué mon travail à…

— Une affaire de famille ?

— Oui, enfin, pas au sens littéral du terme, mais plutôt comme…

Ce n'était pas comme ça qu'il voulait lui dire. Ça commençait mal. Ça lui apprendrait à avoir retardé la chose au dernier moment, jusqu'à ce qu'il soit épuisé et grisé.

— C'est pour ça que tu m'appelles aussi tard ? Pourquoi tu ne m'as pas appelée avant dix heures ?

— Je te l'ai dit, j'ai perdu la notion du temps. J'étais sur mon ordinateur.

Il regarda au fond de son verre, où avaient coulé les toutes dernières larmes de liquide ambré après sa dernière gorgée.

— C'est synonyme de bonne nouvelle pour nous. Je rentrerai plus souvent. Je suis sûr qu'ils auront besoin de moi sur place de temps en temps, pour faire le point avec les contremaîtres…

— Oui, ça, ce serait une bonne nouvelle. Tu manques à ton chien.

Donald sourit.

— J'espère qu'à toi aussi.

— Tu le sais très bien.

— OK.

Il fit tournoyer la dernière goutte de whisky et la but.

— Une dernière chose. Je sais que tu ne vas pas aimer, et je t'assure que je ne peux rien y faire, mais la fille du sénateur

travaille avec moi sur ce projet. Mick Webb aussi. Tu te souviens de lui ?

Silence glacial.

— Je me souviens de la fille du sénateur.

Donald s'éclaircit la voix.

— Hum, oui, alors Mick s'occupe du planning, de la viabilisation du terrain, des relations avec les prestataires. C'est presque sa circonscription, après tout. Et tu sais qu'aucun de nous ne serait là où nous en sommes aujourd'hui sans le soutien du sénateur…

— Ce que je sais, c'est que c'est ton ex. Et qu'elle n'hésitait pas à te draguer même quand je faisais partie du paysage.

Donald se mit à rire.

— Tu plaisantes ! Anna Thurman ? Allons, chérie, c'était il y a une éternité…

— Je pensais que tu allais rentrer plus souvent à la maison, de toute façon. Les week-ends.

Elle poussa un soupir.

— Écoute, il se fait tard. On ferait mieux d'aller dormir. On reparlera de tout ça demain.

— D'accord. Pas de problème. Chérie ?

Elle attendit.

— Rien ne se mettra jamais entre nous, OK ? C'est une grande opportunité pour moi. Et je t'assure que je m'en sors très bien. J'avais oublié que j'avais ce talent.

Un silence.

— Tu es très bon dans plein de domaines, répondit sa femme. Tu es un bon mari, et je sais que tu feras un bon député. Mais je ne fais pas forcément confiance aux gens desquels tu t'entoures.

— Tu sais que je ne serais pas là s'il ne m'avait pas aidé.

— Oui, je sais.

— Écoute, je serai prudent. Promis.

— D'accord. On s'appelle demain. Dors bien. Je t'aime.

Elle raccrocha. Donald vit qu'une douzaine de mails l'attendaient. Il décida de les faire patienter jusqu'au lendemain. Il se frotta les yeux et s'exhorta à se réveiller, à avoir les idées claires. Il bougea la souris pour rallumer les écrans. Eux pouvaient s'autoriser de petites pauses, mais lui non.

Une modélisation filaire d'appartement trônait au milieu de son nouvel écran. D'un zoom arrière, il la fit disparaître au profit d'un couloir autour duquel s'agençaient des dizaines d'espaces de vie en sections triangulaires. Le cahier des charges exigeait une capacité de dix mille personnes sur un an minimum. Malgré ce côté excessif, Donald abordait son travail comme n'importe quel autre projet d'architecture. Il s'imaginait à leur place : une fuite toxique, des retombées radioactives, une attaque terroriste, bref, n'importe quel événement susceptible d'envoyer les ouvriers sous terre pendant des semaines ou des mois, le temps que la zone soit sécurisée.

Il dézooma jusqu'à ce que d'autres étages apparaissent, au-dessus et au-dessous, des étages vides qu'il lui faudrait remplir d'espaces de stockage, de couloirs, d'appartements supplémentaires. D'autres étages ainsi que des espaces techniques avaient été laissés vides pour Anna…

— Donny ?

La porte s'entrouvrit, on ne frappa qu'après. Donald sursauta au point d'envoyer balader la souris hors de son tapis. Il se redressa, regarda par-dessus ses écrans et vit le petit sourire de Mick Webb, veste sous le bras, cravate dénouée, joues ombrées de barbe poivre et sel. Il se moqua de l'air troublé de Donald et traversa le bureau d'un pas nonchalant. Donald s'empressa de réduire la fenêtre AutoCAD.

— Ben merde alors, tu donnes dans la Bourse, maintenant ?

— La Bourse ?

— Deux écrans, c'est du matos de trader, ça !

Mick contourna le bureau et vint poser une main sur le fauteuil de Donald. Une partie de solitaire traînait sur le plus petit des écrans.

— Oh, ça, dit Donald en réduisant le jeu de cartes. C'est parce que j'aime bien avoir plusieurs programmes ouverts en même temps.

— C'est ce que je vois, ironisa Mick en désignant les cerisiers en fleur autour du Jefferson Memorial du fond d'écran.

Donald rit en se frottant le visage. Lui aussi avait un peu de barbe. Et il avait oublié de dîner. Il n'était sur ce projet que depuis une semaine et il était déjà en vrac.